

Michel-Ange

Poèmes

traduits par Pierre Leyris

MICHEL-ANGE POÈTE

On sait communément que l'amour a poussé Michel-Ange à écrire des sonnets. On sait moins qu'il a écrit également des madrigaux, des stances, des canzones, etc. ; nous laissant quelque trois cents poèmes aussi divers d'inspiration que de forme, auxquels il faudrait ajouter sans doute tous ceux qu'il a détruits par humeur. Dante et Pétrarque avaient trouvé en lui, dès ses vingt ans, un fervent lecteur, Dante surtout, qui resta toujours son idole et son phare ; mais c'est aux approches de la trentaine que la Poésie le marqua impérieusement pour sien. Elle devait l'accompagner étroitement toute sa vie : le dernier poème que nous ayons de lui fut écrit à quatre-vingt-cinq ans.

Condivi, son disciple zélé et son biographe le plus sûr, rapporte : « *Il resta quelque temps sans rien faire en cet art [la sculpture] car il s'était consacré à l'étude des poètes et des rhéteurs * et il composa des sonnets jusqu'au jour où, après la mort du pape Alexandre V [1503], son successeur Jules II l'appela à Rome... Il pouvait avoir à l'époque vingt-neuf ans.* » Pour qu'il délaissât ainsi la sculpture, la Poésie dut le requérir irrésistiblement.

Voici en deux mots comment ses débuts de poète s'articulent à sa carrière de sculpteur : pour ne citer que ses œuvres majeures, il avait achevé deux ans plus tôt la *Pietà* de Saint-Pierre et il dressait alors à Florence la nudité civique et triomphale de son *David* géant. — Les grandes commandes de Jules II n'allaient pas tarder à venir.

Qu'avait-il besoin d'un autre moyen d'expression ? demandera-t-on peut-être avant d'avoir lu ses poèmes. Il est vrai que son génie nous fait oublier devant la *Nuit*, le *Moïse* ou les *Esclaves* que si la pierre, grâce à lui, parle, elle n'est point parole d'elle-même. Le verbe a d'autres pouvoirs que le ciseau ou le pinceau, ne serait-ce que celui de confier en privé à son propre cœur, ou à son prochain, ou à son Dieu ses sentiments et ses pensées les plus intimes — ce qu'évidemment ne sauraient faire que de manière allusive et silencieuse des œuvres d'art publiques et de commande, destinées le plus souvent à orner des sanctuaires et des tombeaux. C'est bien pourquoi ces poèmes jettent d'incomparables lumières sur la conscience déchirée de leur auteur, sur son itinéraire spirituel et sur les ressorts secrets de son œuvre sculptée et peinte.

L'Italie d'hier, pourtant, fut lente à leur accorder droit de cité. Le *xix^e* les bouda. Au *xx^e*, un Croce parle encore dans les années trente de sa répulsion devant « leurs impropriétés, leurs chevilles, leurs contorsions, leurs rudesses. » Rude en effet, rocailleux même est parfois leur abord, en dépit de préciosités et de méandres parmi lesquels les commentateurs se perdent avant de s'affronter. Michel-Ange pense directement en vers avec un nombre limité de symboles *élémentaires* tirés de son propre fonds ou, s'il les emprunte à Pétrarque ou à d'autres, revécus, fouillés plus avant pour son propre compte. La syntaxe est ce qu'il la veut. Les mots s'abrègent plus que de raison, se heurtent à la diable et, tandis que les pronoms relatifs hésitent entre de lointains antécédents, on sent qu'une charge signifiante est là, qu'il faut libérer de sa gangue. A vrai dire, pour changer d'image, tous ces nœuds (que la traduction, forcée de choisir, délire d'emblée pour une grande part) peu à peu se réduisent. Alors dans chaque poème s'impose un discours, se dégage une puissante unité de propos, défendue par une présence formidable, et qui le reste, même baignée de larmes.

C'est autour de sa trente-cinquième année, comme il peignait à contrecœur le plafond de la Sixtine, que Michel-Ange écrit le premier poème qu'on lira ici, dédié au jeune Giovanni de

* On doit pouvoir interpréter ainsi, largement, *oratori*.

Pistoia, qu'il aime chèrement avant de recevoir de lui quelque blessure. Poème burlesque, d'une morosité agressive, où l'on reconnaît le Saturnien né auquel Raphaël jeta un jour au passage : « Tu es seul comme le bourreau ! » — mais aussi l'homme capable de dire son fait à Jules II, ce Rovere tyrannique et ingrat, qu'il traite ailleurs de « rouver desséché ». — Cette grogne sarcastique devient une indignation violente aux accents dénonciateurs et prophétiques dans le sonnet à peine plus tardif sur la simonie éhontée du successeur de Pierre et sur sa belliqueuse volonté de puissance qui trahissent si gravement le Christ. Ici parle le chrétien anxieux, marqué par la voix inoubliable de Savonarole et qui, malgré sa dépendance à l'égard de plusieurs des treize papes qui se succéderont de son vivant, deviendra avec les années de plus en plus réformiste au sein de l'Eglise. — Le Fragment qui vient ensuite est aussi d'un chrétien, mais qui dénonce cette fois sa propre indignité et son impuissance à y remédier, détresse que le caractère inachevé du poème rend plus pathétique encore. — Les deux quatrains qui suivent (« Voici l'endroit où mon amour... ») ne font qu'en retracer un nouvel et cruel épisode. — Viennent deux sonnets fervents, tissés des questions émerveillées que le poète se pose dans le temps même que l'embrase et le porte aux nues un amour exaltant. — Puis c'est une canzone haletante, qui rejoint la détresse et la dérive morale du Fragment de tout à l'heure, mais aggravées, l'âge venant, par la hantise de la mort et de la perte.

Ce survol rapide et simpliste de quelques poèmes a pourtant saisi chez Michel-Ange les traits saillants de sa topographie intime, surpris les oscillations d'un cœur battu de vents contraires et prompt à passer de la plus haute espérance à la dérélition. Mais il faut revenir aux deux sonnets d'amour platonisant ou du moins à leurs origines pour voir en lui plus clair encore.

André Chastel et Charles de Tolnay (pour ne citer que deux grands noms) nous ont admirablement restitué l'atmosphère intellectuelle que Michel-Ange adolescent respira à Florence auprès de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, de Politien, quand il eut l'heur d'être hébergé par Laurent le Magnifique. Il entendit là des propos comme :

« Voulez-vous savoir l'utilité de l'amour socratique ? D'abord il aide puissamment l'homme à recouvrer les ailes qui permettent de regagner la patrie, et ensuite la Cité tout entière à vivre dans l'honnêteté et le bonheur » (Ficin, Convivio).

ou comme :

« S'élevant de perfection en perfection, l'homme atteint ce degré où son âme est entièrement unie à l'intellect et où l'homme devenu ange, enflammé tout entier de cet amour angélique, comme une matière saisie par le feu et transformée en flamme, purifié de toutes les ordures du corps terrestre et métamorphosé en flamme spirituelle par la puissance de l'âme, volant jusqu'au ciel intelligible, elle se repose dans les bras du Père primordial et y trouve la félicité » (Commentaire de Pic de la Mirandole au Convivio de Ficin).*

A l'école de pareils maîtres, le tout jeune Michel-Ange se convainquit vite que la contemplation ardente de la beauté humaine, si dangereuse qu'elle pût être quand elle était mal contrôlée, éveillait la réminiscence des divines beautés que l'âme avait contemplées au Ciel avant de choir dans la prison de la chair** et, plus sûrement que toute autre chose, ravissait l'homme en Dieu.

Cette conviction, dont il resta pénétré, il ne cessera de l'exprimer avec passion dans ses poèmes d'« amour angélique » ainsi que dans les figures que son ciseau arrachera à la pierre ou que son pinceau évoquera sur la voûte et sur le mur de la Sixtine. Il semble bien qu'elle ait été le moteur premier de toutes ses œuvres. C'est en effet au corps humain dans sa nudité intégrale, au corps humain créé à l'image de Dieu et où se résume toute l'harmonie du monde qu'il fera tout dire, fût-ce au-dessus de l'autel pontifical. Vasari déjà l'avait bien perçu, qui écrit non sans stupeur :

« L'idée de cet homme extraordinaire a été de tout composer en fonction du corps humain et de ses proportions parfaites, dans la diversité extraordinaire de ses attitudes, et en outre dans tout le jeu des mouvements passionnels et des ravissements de l'âme. »

Pour en revenir aux poèmes, ou plutôt au jeune patricien romain qui inspira les plus célèbres d'entre eux, c'est vers la fin de 1532, alors qu'il venait d'achever dans ses grandes lignes la chapelle Médicis, que Michel-Ange, qui avait alors cinquante-sept ans, rencontra Tommaso Cavalieri, renommé pour son « incomparable beauté » et pour la distinction de son esprit.

* Je ne sais plus si j'ai puisé ces citations dans la thèse de Chastel sur Ficin ou dans son *Art et Humanisme à Florence*.

** Tout le monde semblait avoir allègrement oublié que le pape Vigile avait condamné au VI^e siècle la doctrine origénienne de la pré-existence de l'âme (cf. le *Dictionnaire théologique* de Louis Bouyer à l'article « âme »).

Sans beaucoup tarder, Michel-Ange lui écrivit le jour de l'an 1533 avec une humilité et une dévotion dont les termes, venant de lui et s'adressant à un apprenti sculpteur et dessinateur, pouvaient passer pour extravagants. Cavalieri lut notamment :

« Qui est unique au monde ne saurait trouver compagnon en rien. C'est pourquoi Votre Seigneurie, lumière de notre siècle, unique au monde, ne peut se satisfaire de l'œuvre d'aucun autre puisqu'elle n'a ni semblable ni égal. Pourtant, si parmi tout ce que j'espère et promets de faire, quelqu'une lui agréé, je la trouverai favorisée plutôt que bonne en elle-même. Si donc, ainsi que je viens de le dire, une chose quelconque pût plaire à Votre Seigneurie, je lui consacrerai mon temps présent aussi bien que celui qui me reste à vivre. Combien je souffre de ne pouvoir recouvrer le passé afin de vous servir plus longuement que je ne le pourrai avec le peu d'avenir qui me reste... Il faut s'émerveiller que Rome produise des hommes divins comme il faut le faire aux miracles de Dieu. »

A ces louanges démesurées, Tommaso répondit avec autant de modestie et de simplicité que de chaleur ; protestant que « les travaux de ma main ne sont pas de nature à faire qu'un homme d'un génie tel que le vôtre... écrive à un jeune homme débutant et encore ignorant » ; se disant « certain que l'affection que vous me portez, chez un homme qui est la personification de l'Art n'est que l'amour nécessairement porté à ceux qui aiment l'Art et s'y consacrent » et assurant enfin : « Je vous jure que je vous rends bien votre affection et je vous promets que je n'ai jamais désiré une amitié plus que la vôtre. »

Cette promesse venait d'un cœur sincère qui, à l'amour passionné du vieux maître, devait toujours répondre par une affection profonde, inséparable de la vénération qu'il portait à son génie. Rien de plus touchant que la lettre qu'il lui écrivit près de trente ans plus tard — Michel-Ange, qui avait alors 86 ans, semblant nourrir contre lui quelque grief — pour l'interroger anxieusement et le convaincre de son indéfectible attachement. Il devait l'assister dans ses derniers instants et, après sa mort, étant lui-même architecte et en possession de ses dessins pour le Capitole, achever son œuvre.

Michel-Ange, « avec ce cœur de soufre et cette chair d'étaupe » qu'il se prête lui-même, était — combien de fois le répète-t-il avec douleur dans ses poèmes — un homme de péché, de lourds péchés, et nul doute qu'il n'entendit par là en premier lieu les faiblesses de la chair. Tout porte à croire qu'il se conduisit fort librement avec les jouvenceaux dont les noms jalonnent sa biographie. Mais avec Cavalieri des accents nouveaux, bien plus profonds, interviennent. Certes, comme le dit excellemment Chastel, « Nul n'a poussé plus loin l'intuition... que l'appel de la beauté est, par le mouvement de l'amour qui retentit dans l'être tout entier, le ressort créateur par excellence, le seul digne d'une âme noble. Mais nul n'a éprouvé plus douloureusement la difficulté de détacher la beauté des formes sensibles et de sublimer entièrement l'amour. » C'est précisément l'effort presque surhumain, l'indicible tourment de cette sublimation qui donnent à ces poèmes leur frémissement unique.

Platon fait dire à Socrate : « Celui qui aime le corps d'Alcibiade aime, non Alcibiade, mais seulement quelque chose qui appartient à Alcibiade, tandis que celui qui aime son âme l'aime vraiment lui-même. » Michel-Ange ne dira pas autre chose :

*Je n'aime en toi, mon cher seigneur, que cela même
Que tu prises le plus. En vas-tu prendre ombrage ?
Mais c'est un esprit qui s'éprend d'un autre esprit !*

ou encore, presque dogmatiquement :

*Est-il pour moi raison plus juste de t'aimer
Que de glorifier cette paix éternelle
Dont procède ta délectable part divine
Et qui rend chaste et vertueux tout cœur bien né ?*

S'il proteste inlassablement, poème après poème (ils sont bien plus nombreux que ceux qu'on trouvera ici) de ses « chastes feux », de son « honnête désir », n'est-ce pas qu'il s'applique vraiment de toutes ses forces à dépasser le corps de l'aimé pour s'attacher à son âme ? Qu'avait-il besoin de versifier pour se mentir à lui-même et mentir à Cavalcanti ainsi qu'aux quelques amis parmi lesquels circulaient ces poèmes ? C'est chose impensable, absolument incompatible avec la droiture de son génie.

Jusqu'à présent, point de femme que l'on puisse voir auprès de Michel-Ange. Une suite de poèmes, il est vrai, sont adressés à une certaine « *donna bella et crudele* » ; mais elle est « si mystérieuse absente de la biographie michel-angelesque, qui pourtant n'est point avare de détails, qu'elle apparaît comme un emblème ou un prétexte à rimer » (Ettore Borelli).

La première femme qui entra visiblement dans sa vie, non point en amante, mais en amie spirituelle, fut Vittoria Colonna, marquise de Pescara. On ignore la date de leur première rencontre ; on sait seulement qu'en 1538 ils se voyaient chaque dimanche au couvent dominicain

de San Silvestro a Monte Cavallo, pour s'entretenir avec certains ecclésiastiques hors du commun de sujets religieux.

Michel-Ange avait alors soixante-trois ans et la pieuse veuve au profil masculin et sévère, quarante-six. Une tradition aberrante, fondée sur des textes altérés par phobie de l'amour socratique, a forgé entre eux une idylle que tout dément. C'est par allégorie que Michel-Ange lui prêtait en vers, contre toute apparence et selon les conventions du temps, une beauté qu'elle n'avait jamais eue, dont il se disait embrasé. En fait ce n'était pas là mentir, mais seulement transposer ses sentiments, car « il était amoureux de son divin esprit » (Condivi).

Il voyait en elle une intelligence supérieure et virile, une spiritualité rayonnante, une véritable médiatrice entre lui et le Ciel, une « Divina Donna » enfin, qu'il suppliait de descendre à hausser sa misère jusqu'à elle sur la route escarpée du Salut. Nous sommes ici aux antipodes du sonnet « Ce n'est pas faute grave ni mortelle* », qui refusait durement à la femme, comme à « un vil et bas objet », d'être jamais digne d'un amour pur.

Vittoria Colonna, qui admirait autant le génie de Michel-Ange que l'inquiète ferveur de sa foi, répondait avec élan à cette amitié spirituelle qu'elle disait « attachée par les liens du nœud chrétien ». Appartenant de cœur à la « Réforme italienne », ce grand courant religieux orienté entre autres par Juan Valdès et qui voulait avec saint Paul (et Savonarole) que l'âme confiante dans sa propre force fût incapable d'être justifiée, la marquise croyait à la justification par la foi seule, laquelle suffit à faire de nous des enfants de la grâce. Tolnay discerne la trace de cette doctrine dans le *Jugement Dernier*, que Michel-Ange achevait alors à la Sixtine. Elle est parfaitement visible, en tout cas, dans les poèmes de la vieillesse.

Lorsque Vittoria Colonna meurt en 1547, Michel-Ange a soixante-douze ans. Deux ans plus tôt il avait achevé à la chapelle Pauline la fresque de *la Conversion de saint Paul*, où il n'avait pu manquer de s'impliquer lui-même. Paradoxalement, on y peut trouver un détail — une figure mineure, quasi marginale il est vrai — qui semble être encore dans la ligne ou dans l'esprit des *Ignudi* de la Sixtine. En effet, tout un peuple d'anges sans ailes s'y pressent dans le ciel et, comme le relève André Chastel, l'un d'eux, tout près du Christ fulgurant, est couché sur un nuage dans la pose abandonnée de l'hermaphrodite hellénistique de la Galerie Borghese. C'est là, sauf erreur, le dernier gage que Michel-Ange ait donné, au moins dans une œuvre plastique, d'un vestige de complaisance à l'endroit de l'amour viril.

Dès lors toutes ses œuvres se feront de plus en plus strictement, de plus en plus profondément religieuses. Parmi elles, au premier chef, — parallèlement à ces méditations ou à ces oraisons que sont ses dessins de crucifixions — les bouleversants poèmes de son grand âge qui ne sont guère, dans leur extrême sobriété et leur extrême misère, que déploration de ses péchés et du temps perdu loin de Dieu ou qu'imploration angoissée de la merci divine devant l'imminence de la mort et du Jugement. Ne croyant plus que la contemplation ou la recreation de la beauté humaine puisse aucunement mener à Dieu, il en vient à renier l'Art qu'il avait pris « pour idole et monarque » au même titre que ses « vains pensers amoureux » de jadis. Rien de plus poignant que pareil dénuement. Il rejoint celui du Christ de l'ultime *Pietà* à laquelle Michel-Ange travaillait encore six jours avant sa mort, — du Christ debout, à demi affaissé dans les bras de sa mère et dont le corps misérable et rugueux rayonne de pauvreté.

Pierre Leyris

Le texte italien de quelques sonnets permettra de juger de la méthode du traducteur.

P.S. — le premier éditeur des poèmes de Michel-Ange fut son arrière-petit neveu, qui imprima en 1623 ses sonnets et ses madrigaux comme s'ils s'adressaient tous à une femme. Effarouché notamment par le dernier vers d'un des sonnets dédiés à Cavalieri :

Resto prigione d'un Cavalier armato

il en fit :

Resto prigione d'un cor di virtù armato

et tout le reste à l'avenant. — En 1897, Karl Frey, s'étant reporté aux manuscrits, publia à Berlin un texte enfin honnête dont toutes les éditions subséquentes usèrent jusqu'à celle d'E.N. Girardi (Bari, 1960). Mais cette dernière, fort peu accessible, semble n'avoir été communément répandue, en dépit de sa supériorité manifeste, qu'à l'occasion du 4^e centenaire de la naissance de Michel-Ange, grâce au réemploi de son texte et de sa chronologie dans la petite édition populaire de la Biblioteca Universale Rizzoli, introduite et commentée par Giovanni Testori et Ettore Borelli (Milan 1975) — sur laquelle nous nous fondons ici.

* Girardi ne le date pas expressément, mais le place parmi des poèmes de 1546 inspirés par Vittoria Colonna, ce qui nous paraît psychologiquement impossible. Nous avons pris sur nous de le ramener en amont de leur rencontre.

De 1520 à 1530

SONNET CAUDÉ À GIOVANNI DE PISTOIA

(sur le plafond de la Sixtine)

A travailler tordu j'ai attrapé un goître
Comme l'eau en donne aux minets de Lombardie
(A moins que ce ne soit de quelque autre pays)
Et j'ai le ventre, à force, collé au menton.

Ma barbe pointe vers le ciel, je sens ma nuque
Sur mon dos, j'ai une poitrine de harpie,
Et la peinture qui dégouline sans cesse
Sur mon visage en fait un riche pavement.

Mes lombes sont allées se fourrer dans ma panse,
Faisant par contrepoids de mon cul une croupe
Chevaline et je déambule à l'aveuglette.

J'ai par-devant l'écorce qui va s'allongeant
Alors que par derrière elle se ratatine
Et je suis recourbé comme un arc de Syrie.

Enfin les jugements que porte mon esprit
Me viennent fallacieux et gauchis : quand on use
D'une sarbacane tordue, on tire mal.

Cette charogne de peinture,
Défends-la, Giovanni, et défends mon honneur :
Suis-je en bonne posture ici et suis-je peintre* ?

I' ho già fatto un gozzo in questo stento,
come fa l'acqua a' gatti in Lombardia
o ver d'altro paese che si sia,
c'a forza 'l ventre appicca sotto 'l mento.

La barba al cielo, e la memoria sento
in sullo scrigno, e 'l petto fo d'arpia,
e 'l pannel sopra 'l viso tuttavia
mel fa, gocciando, un ricco pavimento.

E' lombi entrati mi son nella peccia,
e fo del cul per contrapeso groppa,
e' passi senza gli occhi muovo invano.

Dinanzi mi s'allunga la corteccia,
e per piegarsi adietro si ragroppa,
e tendomi com'arco soriano.

Però fallace e strano
surge il iudizio che la mente porta,
ché mal si tra' per cerbottana torta.

La mia pittura morta
difendi orma, Giovanni, e' l mio onore,
non sendo in loco bon, né io pittore.

* C'est à dire : Sculpteur, je ne peins ici que malgré moi.

SONNET

Ici l'on vous fait d'un calice un casque, un glaive
Et le sang du Christ se trafique à pleines mains ;
De la croix, des épines, on forge des lances,
Tant et si bien que le Christ même perd patience.

Ah ! qu'il se garde de venir en cette ville
Car son sang éclabousserait jusqu'aux étoiles
Dès lors qu'à Rome c'est sa peau que l'on monnaie
Comme c'est la voie de tout bien que l'on condamne.

Pour dilapider mon avoir, pas de meilleur
Endroit qu'ici où l'on m'arrache à mon travail
Et où la Tiare en use en numide Méduse*.

Mais si la pauvreté au Ciel est en honneur,
Quel salut espérer pour nous quand nous suivons
Un autre signe** et qui suffoque l'autre vie ?

Qua si fa elmi di calici e spade
e 'l sangue di Cristo si vend'a giumelle,
e croce e spine son lance e rotelle,
e pur da Cristo pazienza cade.

Ma non ci arrivi più 'n queste contrade,
chè n'andre' 'l sangue suo 'nsin alle stelle,
poscia c'a Roma gli vendon la pelle,
e ècci d'ogni ben chiuso le strade.

S'i' ebbi ma' voglia a perder tesauo,
per ciò che qua opra da me è partita,
può quel nel manto che Medusa in Mauro ;
ma se alto in cielo è povertà gradita,
qual fia di nostro stato il gran restauro,
s'un altro segno ammorza l'altra vita ?

FRAGMENT

Je vis pour le péché, je vis en me mourant,
Ma vie n'est plus à moi, c'est celle du péché,
Mon bien me vient du Ciel et mon mal de moi-même,
Par ce vouloir infirme et qui m'a délaissé.

Ma liberté s'est asservie, ma part mortelle
Est devenue mon dieu. O malheureux état !
Pour quelle vie, quelle misère suis-je né ?

Vivo al peccato, a me morendo vivo ;
vita già mia non son, ma del peccato :
mie ben dal ciel, mie mal da me m'è dato,
dal mie sciolto voler, di ch'io son privo.

Serva mie libertà, mortal mie divo
a me s'è fatto. O infelice stato !
a che miseria, a che viver son nato !

* Où le Pape vous pétrifie comme Méduse le géant Atlas.

** Le signe de la Guerre, non celui de la Croix.

QUATRAINS

Voici l'endroit où mon amour — en sa merci ! —
A dérobé mon cœur et, plus outre, ma vie.
Ici, de ses beaux yeux, il m'a promis son aide
Puis, de ces mêmes yeux, il me l'a retirée.
Ici, il m'a lié, là il m'a délié ;
J'ai pleuré sur mon sort et, douleur infinie,
Je l'ai vu s'éloigner de ce marbre*, celui
Qui m'a pris à moi-même et puis m'a rejeté.

SONNET

Ame bien née qui montres comme en un miroir
Dans tes beaux membres chastes qui me sont si chers
Ce que le Ciel et la Nature peuvent faire
S'ils méditent une beauté incomparable ;
Ame noble en laquelle on espère et l'on croit
Découvrir, les trouvant sur ton visage, amour,
Pitié, merci, dons rares qui jamais ne furent
Aussi fidèlement unis à la Beauté ;
L'amour me prend et la beauté me tient lié ;
La pitié, la merci, de par leurs doux regards,
Déversent dans mon cœur une ferme espérance.
Quel pouvoir, quelle loi en vigueur sur la terre,
Quelle cruauté lente ou rapide interdisent
A la Mort d'épargner un aussi bel ouvrage ?

SONNET

— Dis-moi de grâce, Amour, mes yeux voient-ils vraiment
La beauté à laquelle j'aspire, ou bien est-ce
Que je la porte en moi, si bien qu'où je regarde
Son visage sculpté m'apparaît sûrement ?
Tu ne peux l'ignorer, toi qui viens avec elle
Me voler à mon grand déplaisir, toute paix.
Pourtant je tiens au plus petit de mes soupirs
Et je ne voudrais pas brûler moins ardemment.
— La beauté que tu vois, oui, elle est vraiment sienne,
Mais elle croît pour s'élever en meilleur lieu
Et pénétrer dans l'âme par les yeux mortels.
Elle y devient divine et chaste autant que belle,
L'âme immortelle la voulant semblable à elle,
Et c'est telle qu'alors elle assaille tes yeux.

* Un bloc de son atelier.

CANZONE INACHEVÉE

Hélas, hélas, je suis trahi
Par les jours en fuite et par le miroir
Qui dit vrai à quiconque le regarde en face !
Tous ceux qui tardent trop à songer à leur fin,
Moi le premier, dont le temps est passé,
Se découvrent un jour âgés.
Je ne sais pas me repentir, prendre conseil,
Me préparer à la mort si prochaine.
Ennemi de moi-même,
C'est en vain que je pleure, en vain que je soupire :
Nulle coulpe ne vaut le temps perdu.

Hélas, hélas, si je récapitule
Le temps passé, je n'y puis pas trouver
Un jour, un seul dont j'aie été le maître !
Les espoirs fallacieux comme les vains désirs,
Aimer, pleurer, brûler, pousser mille soupirs
(Nulle passion mortelle que je ne connaisse)
M'ont retenu, je le sais, je le sens,
Loin du vrai, ce n'est que trop sûr.
Maintenant le péril est là :
Le temps est bref, il se dérobe
Et, se prolongeât-il, je ne serais pas assagi !
Je vais sans force, hélas, je ne sais où,
Ou plutôt je crains de le voir, car le passé,
Même fermant les yeux, est là qui me le montre.
Maintenant que l'âge transforme mon écorce,
La Mort * bataille incessamment avec mon âme
A qui régira mon état.
Or, si je ne me trompe
(Dieu veuille que j'aie tort !)
C'est mon châtement éternel
Pour le mal que j'ai fait librement et sciemment
Que j'entrevois, Seigneur, et je ne sais plus qu'espérer.

* Les forces de perdition.

Tu sais bien que je sais, mon seigneur, que tu sais
Que je m'en suis venu jouir de toi de plus près ;
Et tu sais que je sais que tu sais qui je suis :
Alors, pourquoi tarder à nous fêter l'un l'autre ?

Si l'espoir dont tu m'as bercé n'est pas trompeur,
S'il est vrai que tu vas combler mon grand désir,
Que s'abatte le mur qui les sépare encore,
Car le tourment qu'on cèle est un double martyre.

Je n'aime en toi, mon cher seigneur, que cela même
Que tu prises le plus : en vas-tu prendre ombrage ?
Mais c'est un esprit qui s'éprend d'un autre esprit !

Ce dont je suis en quête dans ton beau visage,
Ce qu'il m'enseigne, autrui ne peut pas le saisir,
Et qui le veut apprendre doit d'abord mourir.

Tu sa' ch'i' so, signor mie, che tu sai
ch'i' vengo per goderti più da presso,
e sai ch'i' so che tu sa' ch'i' son desso :
a che più indugio a salutarci omai ?

Se vera è la speranza che mi dai,
se vero è 'l gran desio che m'è concesso,
rompasi il mur fra l'uno e l'altra messo,
ché doppia forza hann' i celati guai.

S'i' amo sol di te, signor mie caro,
quel che di te più ami non ti sdegna,
ché l'un dell'altro spirito s'innamora.

Quel che nel tuo bel volto bramo e 'mparo,
e mal compres' è dagli umani ingegni,
chi 'l vuol saper convien che prima mora.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Si le cœur se lit par les yeux sur le visage,
Comment trouver ailleurs un signe plus probant
De ma flamme ? Qu'il soit estimé suffisant
Pour que j'implore ta merci, mon cher seigneur.

Peut-être ton esprit, me faisant plus confiance
Que je ne crois, va-t-il, me voyant consumé
De chastes feux, me prendre aussitôt en pitié,
Car pour quiconque sait prier, la grâce abonde.

Si jamais il en est ainsi, ah ! l'heureux jour :
Qu'alors s'arrêtent tout d'un coup le temps, les heures
La journée, le soleil en sa vieille carrière,

Afin que j'aie, oh ! que non pas pour mon mérite,
Mon désiré, mon cher seigneur,
Pour toujours, dans mes bras indignes — grands ouverts !

SONNET

à Tommaso Cavalieri

J'ai cru, le premier jour que j'ai pu contempler
Tant d'uniques, tant de nonpareilles beautés,
Ne plus quitter des yeux, tel l'aigle le soleil,
Ne fût-ce que le plus petit de tant d'attraits.

Ensuite j'ai compris ma faute et mon erreur :
Qui veut, sans ailes, suivre un ange dans son vol,
Il sème sur la pierre, c'est en vain qu'il jette
Ses paroles au vent et son esprit vers Dieu.

Mais si de près mon cœur ne saurait endurer
Cette extrême beauté qui éblouit les yeux
Et si, quand elle est loin, je perds confiance et paix,
Que devenir ? Quel guide ou même quelle escorte
Pourra me secourir et me garder de toi
Dont l'approche me brûle et le départ me broie ?

I' mi credetti, il primo giorno ch'io
mira' tante bellezze uniche e sole,
fermar gli occhi com'aquila nel sole
nella minor di tante ch'i' desio.

Po' conosciut'ho il fallo e l'erro mio :
che chi senz'ale un angel seguir vole,
il seme a' sassi, al vento le parole
indarno isparge, e l'intelletto a Dio.

Dunche, s'appresso il cor non mi sopporta
l'infinita beltà che gli occhi abbaglia,
né di lontan par m'assicuri o fidi,
che fie die me ? qual guida o qual scorta
fie che con teco ma' mi giovì o vaglia,
s'appresso m'ardi e nel partir m'uccidi ?

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Je ne puis concevoir, si haut que mes pensées
S'élèvent, une autre forme, que ce soit celle
D'une ombre nue ou bien d'un vivant de ce monde
Dont m'armer en défense contre ta beauté.

Te quitté-je, il me semble alors si bas tomber
Qu'Amour de tous moyens me prive et me dépouille ;
J'avais pensé par la distance atténuer
Mon mal, et je suis à la mort, car il redouble.

En vain tenterais-je de fuir à toutes brides
Pour laisser loin derrière une beauté hostile :
Comment distancerais-je ce qui est plus prompt ?

Amour m'essuie les yeux de la main et m'assure
Que de toutes mes peines je serai payé ;
Cher, je présume, à voir ce qu'elles m'ont coûté.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Je perçois sur ton beau visage, mon seigneur,
Ce qu'on ne saurait bien narrer en cette vie :
Mon âme, revêtue encore de ma chair,
Avec lui, maintes fois, jusqu'en Dieu fut ravie.

Bien que la foule bête, envieuse et méchante
Dénonce chez autrui ce qu'elle sent en soi,
Me restent pour ma joie mon intense ferveur,
Mon honnête désir, mon amour et ma foi.

A cette source de merci dont vient notre être
Nous adresse premièrement toute beauté,
Comme le savent bien les esprits avisés.

Nous n'avons du Ciel ci-bas nul autre fruit
Ni gage, et si l'on t'aime avec foi, l'on s'élève
En Dieu : mourir, alors, paraît une douceur.

Veggio nel tuo bel viso, signor mio,
quel che narrar mal puossi in questa vita :
l'anima, della carne ancor vestita,
con esso è già più volte ascesa a Dio.

E se 'l vulgo malvagio, isciocco e rio,
di quel che sente, altrui segna e addita,
non è l'intensa voglia men gradita,
l'amor, la fede e l'onesto desio.

A quel pietoso fonte, onde siàn tutti,
s'assembra ogni beltà che qua si vede
più c'altra cosa alle persone accorte ;
né altro saggio abbiàn né altri frutti
del cielo in terra ; e chi v'ama con fede
trascende a Dio e fa dolce la morte.

SONNET SPIRITUEL

Je voudrais bien vouloir ce que je ne veux pas,
Seigneur, mais entre feu et cœur, comme une glace
Se glisse, qui éteint le feu ; dès lors ma plume
S'éloigne de mes actes et ma feuille ment.

Je T'aime de la langue, mais je me désole
Qu'Amour n'atteigne pas mon cœur et ne sais comme
Ouvrir la porte à la Grâce pour qu'elle imprègne
Ce cœur et qu'elle en chasse tout cruel orgueil.

Ah ! Seigneur, perce cet écran ! Abats ce mur,
Que sa massivité ne fasse plus obstacle
Au soleil de Ta lumière, éteinte en ce monde !

Ce flambeau qui nous fut annoncé, envoie-le
A ta belle épousée* afin que mon cœur brûle
Et n'éprouve aucun trouble et ne sente que toi !

* L'âme.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Je vois par vos beaux yeux une douce lumière
Que par mes yeux aveugles je ne saurais voir ;
Je porte avec vos pieds un fardeau sur l'échine
Que mes pieds claudicants n'auraient jamais souffert.

Je vole avec vos ailes, moi qui suis sans plumes,
Par votre esprit sans cesse entraîné dans le ciel ;
Je suis à votre gré ou livide ou vermeil,
Transi dans le soleil ou chaud par froide brume.

Mon désir ne réside qu'en votre vouloir,
Mes pensées ne se forgent que dans votre cœur,
Mes paroles ne naissent que de votre souffle.

Je ressemble à ce qu'est, d'elle-même, la lune
Dont nos yeux ne sauraient découvrir dans le ciel
Qu'une portion : celle qu'embrase le soleil.

Veggio co' be' vostr'occhi un dolce lume
che co' mie ciechi già veder non posso ;
porto co' vostri miedi un pondo addosso,
che de' mie zoppi non è già costume.
Volo con le vostr'ale senza piume ;
col vostro ingegno al ciel sempre son mosso ;
dal vostro arbitrio son pallido e rosso,
freddo al sol, caldo più fredde brume.
Nel voler vostro è sol la voglia mia,
i miei pensier nel vostro cor si fanno,
nel vostro fiato son le mie parole.
Come luna da sé sol par ch'io sia,
ché gli occhi nostri in ciel veder non sanno
se non quel tanto che n'accende il sole.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Je me suis bien plus cher que je n'en aie coutume :
Avec toi dans mon cœur, je vauX plus que moi-même,
Comme une pierre qui, dès lors qu'elle est taillée,
Passe en valeur, par là, sa roche originelle.

De même qu'une page, manuscrite ou peinte,
Retient mieux l'attention qu'un quelconque chiffon,
Ainsi fais-je depuis que je suis une cible
Où tes traits sont empreints — non que j'en aie regret !

Nanti de pareil sceau, il n'est lieu où je n'aïlle,
Sûr comme un homme armé ou fort d'un talisman
Qui d'un coup réduirait tout péril à néant.

J'ai barre sur le feu et j'ai barre sur l'onde.
Grâce à ton effigie, je fais voir les aveugles
Et j'assainis de ma salive tout poison.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Avec ce cœur de soufre et cette chair d'étaupe,
Avec des os qui sont pareils à du bois sec,
Avec une âme qui dédaigne freins et rênes,
Avec un désir prompt et trop d'ardeur, avec
Une raison aveugle, débile et boîteuse
Et les gluaux, les pièges dont le monde est plein,
Ce n'est pas grand merveille si, en un éclair,
On flambe au premier feu qu'on rencontre en chemin.
Si pour l'art qui demande le secours du Ciel,
Mais triomphe avec lui de la Nature, encore
Qu'elle imprègne tout lieu, je ne suis pas né sourd
Ni aveugle, ainsi me trouvant à la hauteur
De qui m'a dérobé, puis incendié le cœur,
La faute en est à Qui* m'a voué à brûler.

Al cor di zolfo, a la carne di stoppa,
a l'ossa che di secco legno siegno ;
a l'alma senza guida e senza freno
al desir pronto, a la vaghezza troppa ;
a la cieca ragion debile e zoppa
al vischio, a' lacci di che 'l mondo è pieno ;
non è gran meraviglia, in un baleno
arder nel primo foco che s'intoppa.
A la bell'arte che, se dal ciel seco
ciascun la porta, vince la natura,
quantunche sé ben prema in ogni loco ;
s'i' nacqui a quella né sordo né cieco,
proporzionato a chi 'l cor m'arde e fura,
colpa è di chi m'ha destinato al foco.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Mon intense désir, à quoi bon le clamer
Toujours avec des pleurs mêlés d'amères plaintes
Si le Ciel, qui d'un pareil sort habille l'âme,
N'a garde ensuite de jamais l'en dépouiller ?
A quoi bon, pauvre cœur, m'exhorter à languir
Encore, quand d'autres meurent ? Qu'elle soit donc
Moins importune pour ces yeux, la dernière heure :
C'est le seul bien qui vaille devant ma douleur.
Mais si le destin veut, s'il est inévitable
Que je sois pour mon mal et rompu et roué,
Entre douceur et dol qui fera son entrée ?
Si c'est vaincu, captif, que la félicité
M'attend, point de merveille alors que, seul et nu,
Je reste prisonnier d'un chevalier** armé.

* Son Créateur.

** Cavalieri.

SONNET

à Tommaso Cavalieri

Ce n'est pas toujours faute grave ni mortelle
Que de brûler pour un prodige de beauté
Si le cœur en est attendri de telle sorte
Qu'un trait divin y puisse aisément pénétrer.

L'amour s'éveille : il dresse, il empenne ses ailes
Et ne fait point obstacle au vol des passions vaines ;
C'est le premier degré où, vers son Créateur
Dont elle a toujours faim, l'âme prend son essor.

L'amour auquel je songe tend vers les hauteurs.
Mais tout autre est celui des femmes : un cœur sage
Et viril ne doit pas se consumer pour elles.

L'un mène vers le Ciel, l'autre attache à la Terre ;
L'un dans l'âme est logé, l'autre habite les sens
Et décoche sa flèche à vil et bas objet.

Non è sempre di colpa aspra e mortale
d'una immensa bellezza un fero ardore,
se poi si lascia liquefatto il core,
che 'n breve il penetri un divino strale.

Amore isveglia e desta e 'mpenna l'ale,
né l'alto vol prescrive al van furore ;
qual primo grado c'al suo creatore,
di quel non sazia, l'alma ascende e sale.

L'amor di quel ch'i' parlo in alto aspira ;
donna è dissimil troppo ; e mal conviensi
arder di quella al cor saggio e verile.

L'un tira al cielo, e l'altro in terra tira ;
nell'alma l'un, l'altr'abita ne' sensi,
e l'arco tira a cose basse e vile.

SONNET À LA NUIT

Ô Nuit, ô temps suave bien qu'obscur, ta paix,
Pour finir, a toujours raison de tout labeur ;
Qui t'exalte a l'œil clair et l'entendement sain,
C'est un esprit sans faille qui te rend honneur.

A toute pensée chagrine tu coupes court :
L'ombre rafraîchissante et paisible l'assume ;
Et souvent d'ici-bas tu m'emportes en songe
Aux nues, où j'ai l'espoir de parvenir un jour.

Ô ombre de la mort dans laquelle s'apaise
Toute détresse d'âme dont pâtit le cœur,
Pour l'affligé, suprême et bienfaisant remède ;

Tu guéris notre chair infirme, essuies nos pleurs,
Nous délasses de nos fatigues et soulages
Les justes de toute colère et tout ennui.

AUTRE SONNET SUR LA NUIT

Tout lieu clos, tout endroit couvert, tout site enfin
Que la matière circonscrit, protège
La Nuit, aussi longtemps que le jour se maintient,
Des jeux éblouissants qu'invente le soleil.

Mais quand elle est vaincue par la force du feu,
Le soleil, ou quelque lumière plus chétive,
S'attaque à sa divine apparence et l'en prive —
Si bien que même un ver l'entame quelque peu.

Ce qui reste accessible au soleil et fermente,
Faisant germer ainsi mille graines et plantes,
Le rude laboureur l'ouvre avec son araire ;

Mais l'ombre, c'est à planter l'homme qu'elle sert ;
Ce pourquoi les nuits sont plus saintes que les jours,
L'homme, entre tous les fruits, ayant valeur première.

Ogni van chiuso, ogni coperto loco,
quantunche ogni materia circumscrive,
serba la notte, quando il giorno vive,
contro al solar suo luminoso gioco.

E s'ella è vinta pur da fiamma o foco,
da lei dal sol son discacciate e prive
con più vil cosa ancor sue specie dive,
tal c'ogni verme assai ne rompe o poco.

Quel che resta scoperto al sol, che ferve
per mille vari semi e mille piante,
il fier bifolco con l'aratro assale ;

ma l'ombra sol a piantar l'uomo serve.
Dunche, le notti più ch'e' di son sante,
quanto l'uom più d'ogni frutto vale.

SONNET

à *Tommaso Cavalieri*

Afin de retourner là d'où elle est issue,
Ton immortelle forme* en sa prison d'argile
Est venue, tel un ange en grâces si fertile
Qu'il rend sain tout esprit et fait honneur au monde.

C'est elle qui m'enflamme, elle qui m'enamoure
Plutôt que tes dehors, que ton noble visage,
Car cet amour dont la vertu fait sa demeure
Ne met un ferme espoir en rien de périssable.

Ainsi de toute créature haute et rare
Où Nature appose son sceau et que le Ciel
Combla de ses faveurs quand elle en fit départ**.

Jamais dans sa merci Dieu ne se montre mieux
A moi que sous un voile attrayant et mortel
Où il se mire et que j'aime pour cela seul.

* En langage scolastique, l'âme. ** A la naissance.

MADRIGAL

pour Vittoria Colonna

Un homme en une femme, ou bien plutôt un dieu
Va parlant par sa bouche,
Et moi, pour l'avoir ouïe,
Jamais plus, désormais, je ne serai mon maître.
Puisqu'elle m'a ainsi enlevé à moi-même,
Je devrais, du dehors, avoir pitié de moi.
Tant, au-dessus du vain désir,
Me transporte son beau visage
Qu'en toute autre beauté je ne vois que la mort.
Ô Dame qui mènes les âmes
A travers eau et feu au bienheureux séjour,
De grâce, que jamais je ne revienne à moi.

Un uomo in una donna, anzi uno dio
per la sua bocca parla,
ond'io per ascoltarla
son fatto tal, che ma' più sarò mio.
L' credo ben, po' ch'io
a me da lei fu' tolto,
fuor di me stesso aver di me pietate ;
si sopra 'l van desio
mi sprona il suo bel volto,
ch'i' veggio morte in ogni altra beltate.
O donna che passate
per acqua e foco l'alme a'lieti giorni,
deh, fate c'a me stesso più non torni.

SONNET

à Vittoria Colonna

Comment, ma Dame, se peut-il — bien que chacun
S'en avise à la longue — qu'une vive image
De pierre alpestre et dure ait plus grande durée
Que son auteur, voué par les ans à la poudre ?
La cause s'incline et cède devant l'effet ;
L'art l'emporte, en conséquence, sur la nature.
Je sais, la preuve en est dans la fière sculpture,
Que le temps et la mort la menacent en vain.
Je puis donc nous donner à tous deux longue vie
En figurant par la couleur ou dans la pierre
— Ici, le mode importe peu — nos deux visages ;
De sorte que, mille ans après notre départ,
On pourra voir combien vous fûtes belle et moi
Piteux, mais non pas fou de vous avoir aimée.

SONNET

Parfois, conjointement à mon ardent désir,
Mon espoir monte aux nues sans du tout se leurrer,
Car si toutes nos affections blessaient le Ciel,
A quelle fin Dieu aurait-il créé le monde ?
Est-il pour moi raison plus juste de t'aimer*
Que de glorifier cette paix éternelle
Dont procède ta délectable part divine
Et qui rend chaste et vertueux tout cœur bien né ?
L'espoir trompeur, c'est quand on aime ce qui meurt
En même temps que la beauté qui d'heure en heure
S'altère : il est aussi changeant qu'un beau visage
Mais dans un cœur modeste, qu'il est doux, celui
Qu'un changement d'écorce ou sa mort imminente
N'effarouche et qui tient déjà le Paradis !

SONNET SUR LA MORT DE VITTORIA COLONNA **

Est-ce merveille, alors que le feu du dehors
S'est éteint qui m'incendiait, si je demeure
Consumé au-dedans d'une cruelle ardeur
Qui, petit à petit, va me réduire en cendres ?
Tout en brûlant, je découvrais si rayonnant
Le lieu d'où provenait mon lancinant supplice
Que sa vue seule me donnait contentement
Et que mort et tourments m'étaient fête et délice.
Or le Ciel m'a pris la splendeur du grand foyer
Dont mon ardeur était nourrie : je ne suis plus
Qu'une braise, vive encore, mais enfouie.
Et si l'Amour ne me fournit point d'autre bois
Qui la rallume, il ne restera plus de moi
La plus petite étincelle : rien que des cendres.

* Il s'adresse sans doute à Tommaso Cavalieri, les brouillons portant plusieurs « *signor mio* ».

** Survenue le 25 février 1547.

De 1547 à 1560

SONNET

envoyé à Vasari

Voici que le cours de ma vie en est venu
Par tempétueuse mer et fragile nacelle
Au commun hâvre où les humains vont rendre compte
Et raison de toute œuvre lamentable ou pie.

Dès lors, je sais combien la trompeuse passion
Qui m'a fait prendre l'Art pour idole et monarque
Était lourde d'erreur et combien les désirs
De tout homme conspirent à son propre mal.

Les pensers amoureux, jadis vains et joyeux,
Qu'en est-il à présent que deux morts* m'avoisinent ?
De l'une je suis sûr et l'autre me menace.

Peindre et sculpter n'ont plus le pouvoir d'apaiser
Mon âme, orientée vers ce divin amour
Qui, pour me prendre, sur la Croix ouvre les bras.

Giunto è già 'l corso della vita mia
con tempestoso mar, per fragil barca,
al comun porto, ov'a render si varca
conto e ragion d'ogni opra trista e pia.

Onde l'affettuosa fantasia
che l'arte mi fece idol e monarca
conosco or ben com'era d'error carca
e quel c'a mal suo grado ogn'uom desia.

Gli amorosi pensier, già vani e lieti,
che fien or, s'a duo morte m'avvicino ?
D'una so 'l certo, e l'altra mi minaccia.

Né pinger né scolpir fie più che quieti
l'anima, volta a quell'amor divino
c'aperse, a prender noi, 'n croce le braccia.

* Celles du corps et de l'âme.

SONNET

Soulagé d'un pesant, d'un importun fardeau,
Mon cher Seigneur, et détaché de ce bas monde,
Telle une frêle barque, épuisé, je me tourne
Vers Toi, douceur et calme après l'affreux orage.

Les épines, les clous, puis l'une et l'autre paume
Comme ton doux visage, humble et miséricord,
Promettent à mon âme contristée la grâce
D'un profond repentir, que suivrait le salut.

Que tes saints yeux non plus que tes chastes oreilles
N'usent point de rigueur en pesant mon passé
Et n'étends pas sur lui un bras justicier.

Que ton sang seul atteigne et lave mes péchés,
Qu'il abonde, à mesure que croît mon grand âge,
En assistance prompte et pardon plénier.

Scarco d'un'importuna e greve salma,
Signor mie caro, e dal mondo disciolto,
qual fragil legno a te stanco rivolto
da l'orribil procella in dolce calma.

Le spine e' chiodi e l'una e l'altra palma
col tuo benigno umil pietoso volto
prometton grazia di pentirsi molto,
e speme di salute a la trist'alma.

Non mirin co' iustizia i tuo sant'occhi
il mie passato, e 'l gastigato orecchio ;
non tenda a quello il tuo braccio severo.

Tuo sangue sol mie colpe lavi e tocchi,
e più abondi, quant'i' son più vecchio,
di pronta aita e di perdono intero.

SONNET

Chargé d'ans et plein de péchés dont j'ai la triste,
La tenace habitude enracinée très fort,
Je me vois touchant presque à l'une et l'autre mort *,
Mais toujours distillant du poison à mon cœur.

La force qu'il faudrait me manque pour changer
D'existence et d'amour, de façons et de sort,
Si je n'ai ta divine et lumineuse escorte
Pour me guider et m'épargner tout mauvais pas.

Mon cher Seigneur, que tu me souffles d'aspirer
Au Ciel ne suffit point pour que mon âme soit
— Certes non plus de rien cette fois — recrée :

Encore te faut-il, de ce qui est mortel
La sevrer, m'abrèger le long, l'âpre chemin
Et rendre mon retour **, plus clair et plus certain.

* Toujours celle du corps et celle de l'âme.

** Au Ciel.

SONNET

Toute pensée me peine et m'afflige et pourtant
M'est chère qui récapitule en ma mémoire
Le temps passé, par là même me demandant
Raison des jours anciens disparus sans remède.

Chère pour m'avoir fait connaître avant la mort
Qu'il n'est plaisir humain qui soit longtemps fiable,
Affligeante, car il est rare de trouver
Près du terme grâce et merci pour maints péchés.

Quoi qu'on puisse attendre, Seigneur, de vos promesses,
Sans doute serait-il trop hardi d'espérer
Que votre amour pardonne un retard outrancier.

Et pourtant votre sang paraît nous faire entendre
Que si votre martyre fut incomparable,
Vos chers dons, eux aussi, sont incommensurables.

*Mentre m'attrista e duol, parte m'è caro
ciascun pensier c'a memoria mi riede
il tempo andato, e che ragion mi chiede
de' giorni persi, onde non è riparo.*

*Caro m'è sol, perc'anzi morte imparo
quant'ogni unam diletto ha corta fede ;
tristo m'è, c'a trovar grazi' e mercede
negli ultim'anni a molte colpe è raro.*

*Che ben c'alle promesse tua s'attenda,
sperar forse, Signore, è troppo ardire
c'ogni superchio indugio amor perdoni.*

*Ma pur par nel tuo sangue si comprendra,
se per noi par non ebbe il tuo martire,
senza misura sien tuo cari doni.*

SONNET *

Je suis sûr de la mort, mais non pas de son heure ;
La vie est brève et moi, il ne m'en reste guère ;
Survivre fait plaisir aux sens, non point à l'âme
Qui voudrait — elle m'en implore — que je meure.

Le monde est dans l'aveuglement ; son triste exemple
L'emporte sur tout bien et le submerge. Éteinte
Est la lumière et, de ce fait, toute assurance.
Le faux gagne et le vrai ne paraît plus au jour.

Ah ! quand, Seigneur, quand donc sera-t-elle comblée
L'attente de tes fidèles ? Trop de retard
Risque de perdre l'âme en tronquant tout espoir.

A quoi bon nous avoir promis tant de lumière
Si d'abord vient la mort, qui fige sans remède
Un homme dans l'état où elle l'a surpris.

* « D'une écriture grêle et tremblante » (Girardi).

SONNET

Ils furent, les esprits élus, non moins heureux
Que tristes et troublés que tu eusses souffert,
Et non pas eux, la mort, du Ciel, avec ton sang,
Rouvrant la porte close à l'homme de la terre.

Heureux que ta créature fût rachetée
De sa faute première et d'un sort misérable,
Triste de voir par quel supplice dur et âpre
Tu te fis serviteur des serviteurs en croix.

D'où étais-tu, qui étais-tu, du Ciel alors
Un signe nous en vint qui noircit ses regards,
Fendit la terre, émut les monts, troubla les ondes,

Arracha nos aïeux au royaume des ombres
Et voua les anges pervers à pire deuil :
Seul l'homme, baptisé et rené, fut en joie.

Non fur men lieti che turbati e tristi
che tu patissi, e non già lor, la morte,
gli spirti eletti, onde le chiuse porte
del ciel, di terra a l'uom col sangue aptisti.

Lieti, poiché, creato, il redemisti
dal primo error di suo misera sorte ;
tristi, a sentir c'a la pena aspra e forte,
servo de' servi in croce divenisti.

Onde e chi fusti, il ciel ne diè tal segno
che scurò gli occhi suoi, la terra aperse,
tremorno i monti e torbide fur l'acque.

Tolse i gran Padri al tenebroso regno,
gli angeli brutti in più doglia sommerse ;
godé sol l'uom, c'al batesmo rinacque.

SONNET

à Mgr Beccadelli

De par la Croix, la grâce et nos peines diverses,
J'en suis sûr, monseigneur, nous nous verrons au Ciel,
Mais avant le dernier soupir il ferait bon
Nous rencontrer pour notre joie sur cette terre.

Si les monts, l'âpre route et la mer nous retiennent
L'un de l'autre éloignés, ni l'ardeur ni le zèle
N'ont cure des encombres de neige ou de gel
Non plus que l'aile des pensées de liens ni chaînes.

Par leur moyen je suis avec vous sans relâche,
Pleurant et vous parlant de mon Urbino* mort
Qui, vécût-il, serait sans doute, à mon côté,

Où déjà je suis en esprit. Sa mort me presse
Cependant et m'entraîne dans une autre voie
Où il m'attend afin d'habiter avec moi.

* Son fidèle serviteur, qu'il a soigné lui-même jusqu'à la fin.